

Seul dans son silence blanc, un homme va.

C'est toi.

L'entourage pense que tu vas bien. Toi, tu te dis que tu ne peux pas continuer comme ça. Pourtant si l'on s'enquiert de ta santé tu réponds ça va. Et s'il t'arrive de parler de toi, tu restes discret. Tu ne dramatises pas. A quoi bon ? Tu souris aux gens, tu vas, tu viens.

Lourdes les heures. Tu assures à peu près les tâches quotidiennes. Tu affrontes sans entrain, mais avec un certain courage, les petits tracas domestiques de tous les jours. Tu te lèves d'assez bonne heure et tu vaques aux occupations ordinaires : toilette, repas, activités ménagères réduites au minimum obligatoire, courses... Tu écoutes beaucoup la radio, tu réponds au téléphone et l'après-midi tu sors faire un tour quand le temps n'est pas trop mauvais. Le soir arrive naturellement sans que tu t'en étonnes. Tu te demandes comment tu faisais avant, avec les mots et la couleur en plus. Ton travail, en somme.

Dès que tu n'es plus seul, tu joues le jeu. Celui de la sociabilité qui consiste à te montrer aux autres tel qu'on te voyait avant. Au fait, comment te voyait-on *avant* ? As-tu jamais été celui que tu donnais l'impression d'être et ta forme extérieure apparaît-elle aux autres comme à tes propres yeux ? Sommes-nous conscients du gouffre entre la perception que les autres ont de nous et l'idée que nous nous faisons de nous-mêmes ?

Ce ne sont peut-être pas les hommes qui se côtoient mais les projections de leurs imaginations...

Bref, tu parviens à donner le change et ça va à peu près. Au-delà de la sensation de vide, il y a en toi le véritable désir d'*en sortir* pour reprendre tes activités.

Tes activités... oui mais voilà, tu ne peux pas. Il faudrait peut-être, pour commencer, parvenir à mettre un nom sur ce mal-être. Tu vas tenter d'écrire ce que tu ne peux nommer.

Comment écrire l'indéfinissable ?

Tu ne commences pas une histoire avec des personnages et des

situations. Où cela va-t-il te conduire ? Tu vas bien être obligé de dire ce qui a fait basculer ta vie ; pourtant tu ne vas pas raconter l'histoire d'une perte, non. Tu vas plutôt chercher à cerner les effets de cette perte. Mais comment venir à bout de cette incapacité à libérer les plages de temps nécessaires pour cela ? Comment vaincre cette résistance à t'organiser ? Pourquoi les choses du quotidien te prennent-elles, pour ainsi dire, tout ton temps ? Paresse, fatigue, vieillesse ? Tu n'as jamais été paresseux. Fatigué certes, mais pas au point de ne pouvoir *rien* faire – même si ce n'est déjà pas rien de s'acquitter des obligations domestiques journalières. Et puis tout le monde est fatigué. Reste la vieillesse. Tu n'es plus un jeune homme, certes, mais ça ne vient tout de même pas comme ça, d'un coup. On la sent venir et on a le temps de s'y préparer. Alors ?

Alors tu ne sais pas.

On te dira *c'est une dépression*. Mais cela n'a rien à voir. Tu as connu ça dans un passé éloigné. La dépression avec son escorte d'angoisses, d'insomnies, de pensées suicidaires, cet ébranlement intérieur qui peut atteindre n'importe qui, n'importe quand. Une souffrance qui ne se révèle pas forcément aux autres et qui semble n'avoir d'autre issue que l'autodestruction.

Non, c'est autre chose. Et la grande différence c'est que tu ne veux pas mourir. Ces bouts de toi qui s'éparpillent au fil des jours, tu vas tenter de les rassembler, dans l'espoir que, si tu réussis à orienter les forces contradictoires qui agissent en toi, tu pourras peut-être recommencer à vivre.

En attendant, il faut trouver les mots et l'injonction de *dire* ne doit pas se préoccuper de ses défaites, visibles ou invisibles.

Une ampoule à nu te regarde au plafond de la cuisine.

Ça passe par le corps la guérison.

Il faut qu'il tienne. Mais il a mal partout et manifeste dorénavant avec obstination son refus d'obéir aux ordres quelle que soit son humeur. Il a trop donné tout au long de la maladie. Sans compter. Aujourd'hui il n'en peut plus. Il se *relâche*, comme on dit. Ou bien tu l'écoutes, ou bien il te lâche.

Un rayon de soleil. Allez, on descend. Il fait froid mais il faut marcher. Une heure par jour dont une demi-heure de marche vive. C'est connu. Tu t'y tiens à peu près. Et ce n'est pas facile avec ce corps fourbu et doublement douloureux depuis cette chute dans la rue. Une roulade spectaculaire sur une canette de bière en descendant du trottoir et balade avec elle dans les pieds sur plusieurs mètres avant de t'affaler au milieu de la chaussée. Attroupement. Tu te relèves seul mais tu es soudainement pris de vertige. On t'aide. Quelques minutes plus tard, c'est passé. On parle de Samu, de pompiers... Tu refuses. Tu sens bien qu'il n'y a rien de cassé.

Le vertige t'inquiète vaguement. Ce n'est sans doute rien. Tu t'es relevé un peu vite, et voilà. Tu l'oublies.

Tu redéfinis radicalement tes rythmes de vie. Tu prends ton temps pour tout et il n'en reste guère. Tant pis. Ce que tu ne peux faire aujourd'hui se fera plus tard. Ou jamais. Tu t'aperçois, à ce propos, que certaines choses dont tu te disais qu'il était important qu'elles soient faites, eh bien si tu attends pour les faire d'avoir le temps, le temps arrive où il n'est plus nécessaire de les faire.

L'âme en manque, tu connais la tentation de sombrer dans le gavage télévisuel nocturne quand le sommeil ne vient pas. Ça dure un peu mais tu comprends à temps que cela ne te mènera nulle part. Tu lui préfères assez vite les somnifères.

Tu pleures beaucoup. Tu pleures trop. Pas sur toi. Ni sur la mort de Mona. Non, tu pleures sur d'autres morts. Des morts

violentes, – toutes ces populations qui s’entreteuent au nom d’on ne sait plus très bien quoi. Tu pleures sur la barbarie du monde. Increvable, elle.

Tu pleures devant le serveur de ce bistrot thaïlandais où tu vas déjeuner un jour avec un copain. Tu pleures, éperdu là, devant lui qui ne comprend pas. Un Cambodgien à qui les Khmers rouges ont coupé trois doigts de la main droite quand il avait quatre ans. Oui, il s’en souvient. Il raconte, tel quel, sans émotion apparente. Avec cet étonnant, cet imperturbable sourire asiatique.

Il vous sert avec une espèce de gentillesse heureuse.

Tu pleures sur des *faits divers* sordides. Ce type qui viole et tue une gamine sur un chemin isolé alors qu’elle rentrait chez elle après l’école. Et ces morts dans un hôtel pour émigrés avec ce gosse jeté par la fenêtre pour qu’il échappe aux flammes... *Incendie criminel*, murmure-t-on. Une enquête est ouverte. On cherche un coupable.

Tu pleures sur une mécanique qui a fini pas instaurer partout une terrifiante culture du danger sur une terre qu’avec cynisme on stérilise. Une terre où il faudra – et peut-être bien plus tôt que les plus pessimistes ne le croient – chercher dans les livres – ou ce qui en restera –, à quoi pouvait bien ressembler un moineau ou encore une fleur qui ne se fanait pas avant d’avoir éclos. Bref, sanglots.

Est-ce normal ? Les sanglots, tu veux dire.

Ça pleure aussi un homme. Plus souvent qu’on ne pense. Ce qui serait *normal* c’est que la planète entière se mette à sangloter. Voulons-nous cette barbarie ? A nous entendre personne n’en veut, mais le barbare c’est toujours l’autre.

Ces fureurs conquérantes d’une humanité possédée qui va pillant, saccageant, torturant, tuant. Et continue de vaquer à ses choses tout près de ses champs de carnage. Aveugle et sourde.

Il est des manques dont on ne guérit pas. L’absence à sa propre vie quand l’homme, étranger à lui-même, n’êtreint plus que du vide. Et s’y vautre à pleins sens.

Sans Mona la ville te devient étroite. Cependant tu fais corps avec elle, l’air absent, comme étranger aux épaisseurs du monde.

Certains jours tu marches des heures. A ton pas. N’empêche que tu rentres chez toi fourbu mais comme *rempli*. Rempli de cet invisable que tu pourchasses...

Une autre fois la rue t’apparaît menaçante. Tu l’évites. Un jour tu éprouves la sensation vague et déplaisante qu’on te suit. Tu te retournes brusquement mais tu ne vois personne. Personne de louche.

Tu te dis que tu touches le fond. Le fond de quoi ?

Ces plaies saignantes que nul ne voit.